

NOUVELLE IDENTIFICATION D'UN VITRAIL DE CHARTRES

FEMME ET FILLE DE SAINT HILAIRE

L'inventaire iconographique des vitraux de la cathédrale procède d'un long effort d'identification. Commencé au XVII^{ème}, poursuivi par l'abbé Bulteau puis par le chanoine Delaporte, précisé par les travaux de Colette Deremble, il comporte encore de rares points non éclaircis concernant certaines figurations – notamment les donateurs.



Une seule fenêtre – dans sa totalité - continuait de poser difficulté: la lancette 130d, qui est occultée par les grandes orgues, sur le côté sud de nef. On y trouve deux personnages féminins : la femme du haut, de très grande dimension, est représentée debout, avec un livre dans la main gauche – l'autre main ouverte en signe d'acceptation. Cette sainte, jusqu'à présent 'anonyme', porte une tunique de couleur carmin, aux bandes bleues galonnées de jaune, et un manteau vert. Son large col est rehaussée de pierreries et sa tête couverte d'un voile blanc.

En bas, le deuxième personnage est assis sur un siège très richement orné. Ses pieds reposent sur un *scabellum*. La tunique est assez semblable à la précédente. Quant aux cheveux laissés libres, ils suggèrent une femme plus jeune, ce que trahissent aussi les contours du visage. Penchée sur le côté, elle lit un ouvrage. Les pages sont ouvertes. Les lettres qu'on y lit donnent l'impression de loin de former un texte, mais celui-ci ne comporte toutefois pas de mots compréhensibles.

Les deux femmes sont surmontées d'un beau dais architecturé. Autour de leurs têtes, on trouve des inscriptions, semblables à celles qu'on retrouve sur la majorité des fenêtres du clair étage.

On avait pour l'instant suivi les analyses du chanoine Yves Delaporte. La titulature du bas, sur une ligne, présentait à son avis des modifications : « L'inscription qui désigne cette sainte est devenue illisible, par suite, sans doute, de réparations faites sans le soin nécessaire. Un calque pris immédiatement avant la dernière restauration (1878) porte les lettres suivantes, disposées de part et d'autre de la tête de la sainte : SC A RBO. Ayant eu l'occasion de voir de près l'inscription en 1918, au moment de la dépose du panneau où elle se trouve, nous l'avons ainsi transcrite : SCOA BBOR. Les deux premières lettres forment le début du mot *sancta* abrégé ; quant aux autres, il est impossible de reconnaître le nom auquel elles ont pu appartenir. »

Quant à l'inscription du haut, s'appuyant sur une « aquarelle exécutée au moment où le vitrail était déposé pour être restauré », il affirmait : « l'inscription qui accompagne la figure est devenue inintelligible, comme le lecteur pourra s'en convaincre en examinant notre reproduction ».



Tel n'est pas notre avis à l'examen de l'aquarelle. Le texte est aisément lisible.

S ILARII DESPOSA. Si l'on restitue la nasale, indiquée par un signe placé au dessus du O, on doit lire : DESPONSA. Yves Delaporte, latiniste de haut vol et grand connaisseur du calendrier liturgique s'est probablement efforcé d'y reconnaître un **nom propre**. En réalité, *desponsa* est le **participe passé**, accordé au féminin, du verbe *despondeo* (promettre en mariage). Il signifie 'promise' – et par conséquence 'épouse' : on le trouve couramment utilisé dans ce sens à l'époque antique et médiévale.

L'inscription complète peut s'interpréter : 'Épouse de Ilarius – Hilaire'. Or c'est effectivement saint Hilaire qui occupe la petite rose située dans la même baie, juste au dessus de la lancette. L'inscription de la rose reprend d'ailleurs cette orthographe: ILARIUS.

La récente restauration de la verrière par l'atelier Vitrail France (maîtrise d'ouvrage : Direction Régionale des Affaires Culturelles Centre) a permis d'observer le vitrail restauré. Si l'on observe l'extérieur, on peut reconnaître assez bien les éléments anciens (verres potassiques) et ceux remplacés plus récemment (verres sodiques). Or, il semble que l'inscription du haut est presque entièrement ancienne. On y voit de nombreux plombs de casse mais tous les fragments – une quinzaine – pourraient dater du XIII^{ème} siècle. Ces plombs rajoutés ont perturbé à un ou deux endroits l'emplacement exact des lettres ou leur horizontalité.



Plusieurs objections viennent à l'esprit. Saint Hilaire était-il marié ? Son épouse a-t-elle une réputation de sainteté ? Pourquoi n'est-elle pas mentionnée sous son nom, mais au travers d'une périphrase ? L'ancienne liturgie du diocèse de Poitiers faisait figurer au 12 décembre la fête de sainte Abra, vierge consacrée et fille d'Hilaire. L'antienne, dont la mélodie est conservée par plusieurs manuscrits, est rédigée de la manière suivante : « Hilarius pater filiam suam Abram et matrem ejus, emissa oratione, ante se transmissit in gloriam - Hilaire, père, ayant fait cette prière, fit passer avant lui dans la gloire sa fille Abra ainsi que sa mère ». La femme d'Hilaire est considérée par le moyen âge comme 'sainte' bien que son nom est inconnu : il n'apparaît dans aucun document.

Hilaire est un théologien important, considéré comme docteur de l'Église depuis 1851- notamment pour son apport au mystère de la Trinité. Sa femme semble être restée dans l'ombre...

On aura compris que le personnage du bas est *très probablement* sainte Abra. Si on regarde l'inscription de l'extérieur, elle apparaît moderne à 40%. Plusieurs parties sont peut-être authentiques, notamment le 'SC', qu'avait déjà identifié Y. Delaporte. Du côté gauche, on trouve aussi 'A' et de l'autre côté 'RB'. Quand on regarde de très près ces deux dernières lettres (depuis la tribune d'orgue), elles comportent peut-être des retouches localisées de grisaille, effectuées au XIX^{ème} siècle. Nous proposons de restituer ainsi l'inscription : « SCTA A BRA-- »



Bleu : verres authentiques Rouge : verres de remplacement



On conserve une lettre adressée à sainte Abra par son père, probablement écrite en 358. Ce texte émouvant commence par des mots d'une troublante modernité, qui n'excluent pas certains procédés littéraires typiques du bas-empire. « Fille chérie, je reçois le témoignage écrit de la douleur que vous éprouvez de ne plus me voir. J'y crois, car je sens moi-même ce qu'il en coûte d'être séparé des plus chers objets de ses affections. Cependant, pour ne pas que vous m'accusiez d'une indifférence qui est loin de mon cœur, je veux vous prouver que notre séparation ne m'empêche point de songer à vous. Vous êtes ma fille unique, mon trésor ; je ne songe qu'à vous rendre la plus parfaite et la plus heureuse des femmes. »

Suit une histoire allégorique destinée à la convaincre de rester vierge pour le service de Dieu.

« Dernièrement j'appris qu'un jeune homme, noble et riche, avait une perle sans prix et une parure dont la possession comblerait les vœux des plus opulents princes de ce monde. J'allai le trouver [...] Il ordonna à ses ministres d'apporter la robe virginale. Oh ma fille, quel tissu de soie et d'or lui pourrait être comparé ? Elle efface la candeur de la neige. On me montra ensuite la pierre précieuse. Ni l'astre rayonnant aux cieux, ni les diamants de la terre, ni l'azur des eaux, ni les magnificences de la nature, ne sauraient approcher de son éclat divin. Je vois, me dit le jeune prince, que tu es bon et tendre père, puisque tu viens de si loin chercher ces trésors pour ta fille bien aimée. Cette parure a des propriétés vraiment merveilleuses. Les vers ne sauraient l'attaquer ; l'usage de la consume point ; nulle tâche ne peut la flétrir ; impossible de la déchirer ni de la perdre ; elle reste éternellement ce que tu la vois [...] Seigneur, m'écriai-je, je vous en conjure, laissez-vous toucher par mes larmes. Si vous ne me donnez pour ma fille bien-aimée cette parure et cette perle, ma vie ne sera qu'un long désespoir ; je croirai avoir perdu ma fille ! – Touché de mes instances, il me releva en disant : tu me parais prêt à sacrifier ta vie pour ces trésors ».

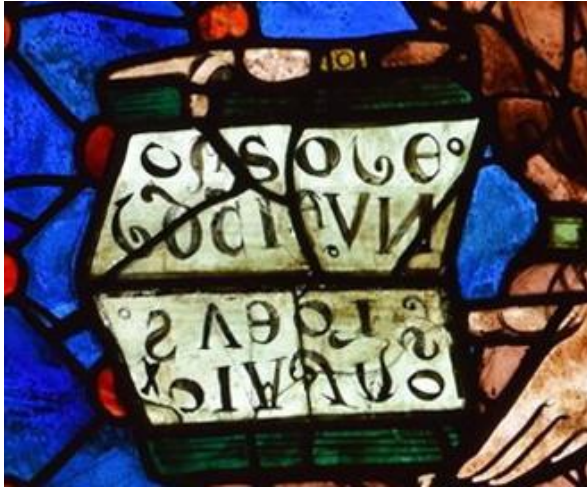
La sensation de fraîcheur et d'urgence est immédiate, on dirait que l'encre est à peine sèche, écrit Philippe Sollers à propos des confessions d'Augustin, qui appartient à la génération suivant immédiatement celle d'Hilaire.

La tradition immémoriale de l'Eglise, attestée dès le haut moyen âge, rapporte que l'hymne des laudes « *Lucis largitor Splendide* », était originellement joint à cette lettre adressée à Abra. Ce texte, fort répandu dans l'église gallicane aux XIème / XIIème siècles, est assez oublié, bien que certaines communautés religieuses catholiques et protestantes (notamment en Suède !) l'utilisent encore aujourd'hui au cours des offices des heures. C'est sans doute l'hymne chrétien le plus ancien du à un auteur 'français'.

Il s'agit d'une page remarquable, qui tisse ensemble la dévotion personnelle et la dimension cosmique. « Brillant dispensateur de la lumière, toi dont l'éclat si pur ouvre les portes du jour, quand la nuit a replié ses voiles. Toi le véritable flambeau du monde, qui n'a rien en commun avec le pâle messenger qui laisse à peine sa trace dans les champs du ciel [...] Temples vivants du Seigneur, nous braverons les ruses, les pièges et les mensonges du perfide ennemi. [...] »

Nous faisons l'hypothèse que ce texte est évoqué par le livre qu'ouvre sainte Abra.

Les fragments du livre semblent en très large partie authentiques. Cependant, on demeure dans l'impossibilité d'y reconnaître autre chose qu'un assemblage aléatoire. Aucun effet miroir (horizontal/vertical) ne s'est s'avéré convaincant. Notons que dans le même fragment, certaines lettres sont inversées, ce qui ne plaide pas pour un texte cohérent. Ce fait est curieux si l'on songe à la précision d'autres détails iconographiques dans les verrières du clair-étage.



Crédit phot. Vitrail France

Cette iconographie surprenante de la fenêtre 130d est donc à la fois un regard porté sur la famille (ici au complet), sur les liens tissés entre les individus dans l'expression de leur Foi, ainsi qu'une occasion de mettre en valeur les textes liturgiques qui étaient en usage dans la cathédrale. Elle représente un apport original à l'ensemble déjà identifié.